

# LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.278 - QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - VENDREDI 10 MARS 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

**ABONNEMENTS**  
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard  
et Basses-Alpes..... 3 fr. 27 fr. 27 fr.  
Autres départements et l'Algérie..... 3 fr. 11 fr. 20 fr.  
Étranger (Union postale)..... 5 fr. 17 fr. 30 fr.  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

**ANNONCES**  
Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 1.75 - Faits divers : 0.25  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.  
Les insertions sont exclusivement payées  
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, dans nos bureaux  
A Paris : A l'agence Havas, 6, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

## L'Avenir de la Belgique

Qui donc disait que les Boches étaient des conquérants impitoyables ?

Ils se sont, il est vrai, rudement jetés sur la Belgique dès les débuts de la guerre. Ils ont tout ruiné, tout saccagé, tout brûlé sur leur passage. Ils ont massacré avec un fureur sauvage des populations inoffensives, sans épargner ni les femmes ni les enfants. Et depuis l'occupation, depuis que la lourde botte allemande foule le sol belge, un véritable régime de terreur a été institué. On ne compte plus les contributions forcées qui, imposées aussi fréquemment que possible à la plupart des cités belges, ne sont qu'une forme hypocrite du plus ignoble cambriolage. On ne compte plus les arrestations arbitraires, les emprisonnements, les exactions. Le sinistre von Bissing et ses valets de bureau infligent à l'infortunée Belgique le plus cruel des martyres, car les infamies de ce monstrueux régime d'occupation boche ne valent pas mieux que les horreurs de la guerre...

Qui, tout cela est vrai. Mais l'Allemagne n'entend point que l'on méconnaisse et que l'on travestisse ses intentions qui, à l'en croire, sont des intentions excellentes. Qui aime bien châtie bien : c'est par amour pour la Belgique que les Boches se sont livrés et continuent de se livrer à toutes les exactions et à toutes les violences qu'on leur reproche si injustement... Ne se sont-ils pas vantés naguère d'avoir fait régner l'ordre et la paix sur tout le territoire belge ?

Le rétablissement de l'ordre et de la paix ne suffit pas cependant à épuiser la bonne volonté de l'Allemagne : après avoir réglé la situation présente de la Belgique, les Boches entendent encore s'occuper de son avenir. L'avenir de ce malheureux petit pays les préoccupe grandement, n'en doutez pas. Ils veulent d'ores et déjà l'assurer.

Mais il est bien entendu qu'ils l'assurèrent à leur manière. Et l'on sait en quoi consiste la manière boche. Lorsque l'Allemagne déclare qu'elle va prendre un petit pays sous sa protection, c'est qu'elle se propose de le placer sous sa domination directe ou indirecte. En l'espèce, elle daignerait se contenter d'une domination indirecte. Vous voyez qu'on ne saurait faire preuve d'un plus grand esprit de conciliation...

La Gazette de Cologne, qui veut bien nous donner quelques lumières sur les projets de Berlin, commence à déclarer que la restauration du statu quo ante bellum est impossible. Ce qui signifie que, dans la pensée des Boches, la Belgique ne doit plus espérer regagner son indépendance nationale.

L'Allemagne est opposée à cette indépendance parce qu'elle se méfie des Wallons, lesquels sont trop attachés à la France. En revanche, elle se découvre des trésors de bonté pour les Flamandais. L'Empire allemand, ajoute la feuille officieuse, doit continuer à étendre sur les Flandres sa main protectrice. Et la Gazette conclut en substance de la façon suivante : « L'avenir de l'Allemagne n'est pas seulement dans l'Est ; il y a aux rives de la Meuse et de l'Escaut des champs plus anciennement germaniques et qui promettent des moissons plus riches. Nos frères de race germanique les cultivent. Qui donc viendra arracher ces terres aux Flamandais s'ils peuvent compter sur nous ? »

Quoi que présentée sous une forme volontairement vague et entortillée, la pensée allemande apparaît très nette. Il s'agit en réalité pour les Boches de s'appuyer sur une partie de la population belge pour réduire l'autre partie à l'impuissance et de se rendre ainsi les véritables maîtres de la Belgique. L'Allemagne se propose de dresser les Flamandais contre les Wallons en vue de mettre l'avenir de la Belgique à sa merci.

Mais elle oublie une chose essentielle : à savoir qu'il ne subsiste plus rien aujourd'hui des dissentiments qui divisaient naguère les deux parties de la Belgique.

Il n'y a plus désormais en Belgique des Flamandais et des Wallons ; il n'y a plus que des Belges unis d'un bout à l'autre du territoire dans la même pensée de ferreux patriotisme et dans la même volonté ardente de revanche. Les Flamandais ont pu autrefois se trouver attirés par l'influence germanique. Mais depuis le jour où l'invasion étrangère, — la plus atroce et la plus lâche des invasions, — s'est déchaînée sur leur infortuné pays, ils considèrent l'Allemagne comme la plus infâme des puissances de proie et les soldats du kaiser comme les plus ignobles des bandits. Comment ne partageraient-ils pas le mépris et la haine des Wallons contre ceux qui ont perpétré l'assassinat de leur héroïque patrie ?

L'unité nationale belge s'est réalisée dans les premiers jours d'août 1914. Elle s'est faite noblement en cette journée historique où, s'adressant à toute la nation, le roi Albert I<sup>er</sup> s'écria dans une proclamation qui restera à la gloire

diernelle de la Belgique : « Sans la moindre provocation de notre part, un voisin orgueilleux de sa force a déchiré les traités portant sa signature, il a violé les territoires de nos pères. Parce que nous avons refusé de forfaire à l'honneur, il nous attaque. En voyant son indépendance menacée, la nation a frémi, ses enfants ont bondi à la frontière. Vaillants soldats, je vous salue au nom de la Belgique ! »

Au nom de la Belgique, et non pas en effet au nom de telle ou de telle partie de la Belgique. Le Roi-Héros confondait dans son appel Flamandais et Wallons car il voyait dans les uns comme dans les autres les soldats de la liberté et les défenseurs des foyers menacés. L'unité nationale ainsi faite allait trouver sa suprême consécration sur les champs de bataille où se jouait le sort de la patrie. Et depuis lors, malgré les efforts acharnés de von Bissing et de ses tristes agents, rien n'a pu lui porter atteinte. Et rien jamais ne pourra la compromettre.

C'est la force intangible de cette unité nationale qui assure le véritable avenir de la Belgique, un resplendissant avenir de liberté, d'indépendance et de grandeur contre lequel toutes les ridicules intrigues et tous les misérables calculs des Boches ne pourront rien.

CAMILLE FERRY.

## PROPOS DE GUERRE L'Administration

J'ai trouvé dans mon courrier la lettre que voici :

Monseigneur,  
J'ai mon fils, soldat de la classe 15, aux avant-postes de Verdun. Je suis, à l'heure actuelle, comme toutes les mères, anxieuse, haletante à cause de grands troubles que je ne dis pas la « grande machine » qui se dévoue à nos soldats. J'attends depuis plusieurs jours, des nouvelles de mon petit qui est plein de courage et dont le moral est excellent.  
Enfin, hier, le facteur m'appelle. Penses-tu que j'ai pu payer six sous pour lire les nouvelles de mon soldat. Mais quel jour je ne puis prendre possession de ma lettre qui contre la somme de six sous, car elle pèse 25 grammes, 4 grammes de plus que le poids autorisé !  
J'ai préféré payer six sous et avoir ma lettre tout de suite, comme bien tu le penses. Mais ne trouves-tu pas qu'il est horrible que, dans un pareil moment, on nous fasse payer une lettre pour un excédent de deux grammes ?  
Je joins à ma lettre l'enveloppe de mon fils afin de vous donner une preuve de ce que j'ai dit.  
Madame MENDES,  
Rue Houde, 6.

Je conçois l'indignation de ma correspondante. On a le droit de se demander, en effet, à quel point l'Administration des Postes. La franchise militaire existe ou n'existe pas. Si elle existe, ce n'est pas parce qu'une lettre dépasse de deux ou trois grammes le poids réglementaire pour qu'il faille rompre la convention intervenue entre le gouvernement et l'armée française, la traiter comme une correspondance civile.

Une seule chose expliquerait cette sottise : l'Administration ne s'étant pas aperçue que l'adresse d'un soldat, mais comme l'adresse d'un particulier, n'est pas soumise à l'impôt. J'ai lu, sous les yeux, l'exemple du poids de Verdun. Le timbre « Trésor et Poste » s'y détache parfaitement lisible, de plus, on y lit le nom de l'expéditeur avec le numéro du régiment... Mais peut-être l'Administration ignore-t-elle la signification de ce timbre.

En tout cas, je pose une question : Que serait-il arrivé si la maman du jeune soldat n'avait pas été en mesure de payer les six sous qu'on lui réclamait ? L'aurait-on privé de la lettre de son fils ?

Que la Poste ait des règlements, c'est nécessaire ; qu'elle les applique strictement, c'est indispensable, mais, accablée qu'elle ouvre les yeux, qu'elle fasse les distinctions nécessaires. La guerre a fait plier des choses autrement importantes, autrement rigides qu'un règlement postal, et ce serait un peu trop demander à nos héros poilus que d'avoir dans leur havresac un pesette pour vérifier au départ le poids de leur correspondance.

ANDRÉ NEGIS

## Les Pertes allemandes

Les listes officielles avouent des chiffres inférieurs à la réalité

Paris, 9 Mars.  
Les listes allemandes de pertes, jusques et y compris celles du 29 février, contiennent les noms de 2.834.215 officiers et soldats, savoir : tués, 667.933 ; blessés, 1.638.547 ; disparus, 527.735.

Étant donné le détail nécessaire à la publication, on peut admettre que ces pertes sont celles que l'armée et la marine allemande ont subies jusqu'à la fin de janvier 1916. Ces chiffres ne doivent être acceptés que comme un minimum avoué, et certains faits démontrent qu'ils sont sensiblement inférieurs à la réalité. Ainsi, environ un quart des grands blessés rapatriés sont indiqués comme jusqu'ici non signalés.

IL Y A UN AN

## Mercredi 10 Mars

L'ennemi bombarde Newport. Les Anglais occupent Neuve-Chapelle où ils font 1.000 prisonniers allemands et des mitrailleuses. Sur la route de Perthes à Tahure et au nord-est de Mesnil-Hurles (Champagne), notre avance continue ainsi qu'à Fontaine-Madame. Des tranchées allemandes sont bouleversées par l'artillerie sur les Hauts-de-Meuse.

Le contre-torpilleur anglais Ariel coule le sous-marin allemand U-20, dont l'équipage est fait prisonnier.  
Les Russes progressent sur la Piltzta.  
À Athènes, constitution du Cabinet Gounaris.  
Le gouvernement des États-Unis retient à New-York plusieurs paquebots allemands armés en croiseurs auxiliaires. Le Prinz-Eitel-Friedrich entre au port de Newport-News (Virginie) pour réparations, ayant à bord 350 passagers recueillis sur huit navires qu'il a coulés, dont le William-P-Frye, vapeur américain ; il y restera interné.

## 586<sup>e</sup> JOUR DE GUERRE

# Communiqué officiel

Paris, 9 Mars.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

En Argonne, notre artillerie a continué ses tirs sur les voies de communications de l'ennemi, notamment en Argonne orientale et dans la région Montfaucon-Mantillois.

À l'ouest de la Meuse, l'ennemi a essayé à plusieurs reprises, au cours de la nuit, de réparer ses insuccès d'hier.

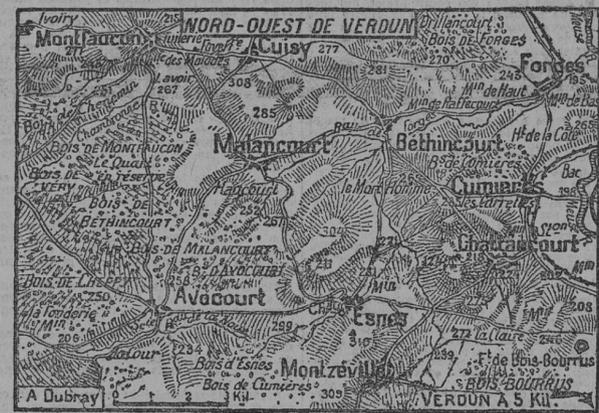
Deux tentatives d'attaque, précédées d'une préparation intense d'artillerie sur le village de Béthincourt, ont été arrêtées par nos tirs de barrage, qui ont empêché l'ennemi de déboucher.

Dans le bois des Caureaux, les efforts renouvelés de l'ennemi n'ont pu nous déloger du large espace de terrain reconquis, que nous consolidons.

À l'est de la Meuse, la lutte s'est poursuivie avec acharnement, hier, en fin de soirée, et au cours de la nuit, dans la région comprise entre Douaumont et le village de Vaux. Les Allemands ont dirigé plusieurs attaques à puissants effectifs sur nos positions. Malgré l'intensité du tir de l'artillerie et la violence des assauts, l'ennemi n'a pu faire fléchir notre ligne et a été complètement repoussé. Quelques éléments d'infanterie allemande, qui avaient pénétré un moment dans le village de Vaux, en ont été chassés aussitôt par une contre-attaque à la baïonnette.

En Woëvre, bombardement intermittent de part et d'autre, sans action d'infanterie.

En Lorraine, un coup de main à l'ouest du bois Le Prêtre nous a permis de faire une vingtaine de prisonniers.



La région nord-ouest de Verdun  
C'est dans cette région que, durant ces derniers jours, les Allemands ont porté tous leurs efforts.

## NOS CHASSEURS À VERDUN

# Les Combats du bois des Caures

Paris, 9 Mars.  
L'affaire du bois des Caures est un des épisodes les plus dramatiques et les plus glorieux de la bataille de Verdun.

Les chasseurs qui étaient chargés de défendre cette partie du secteur, sous les ordres du lieutenant-colonel Driant, ont, par des poussées sans cesse renouvelées, ajouté une page magnifique à l'histoire des temps actuels.

Voici quelques-uns des détails du combat qui se déroula du 21 au 25 février, tels que les rapporte l'officier qui a vécu ces heures mémorables.

« Depuis quatre jours, nous tenions les tranchées, lorsque les Allemands commencèrent la préparation de leur attaque. C'était le 20, à 7 h. 15 du matin.

« Notre chef, le lieutenant-colonel Driant, était justement en tournée d'inspection, dans le bois des Caures. Nous avions un bataillon en ligne, l'autre en réserve immédiate, à la ferme de Mormont.

« Tout le monde fut assailli sur le qui-vive. Le marmitage commença, comme vous le savez, avec une rare violence. Nos postes d'écoute, selon la consigne, se replièrent sur la ligne de résistance, et tous nous attendîmes les événements. Il fallait laisser passer l'ouragan de fer avant de tenter quoi que ce soit, mais en l'occasion, ce fut un déluge de mitraille.

« Nos abris, même les mieux établis, cédaient.

« Vers 11 heures du matin, notre poste le plus résistant fut écrasé sous les obus. Quarante chasseurs et un officier furent ensevelis sous les débris. Cependant, nos hommes ne bronchaient pas. Ils s'empressèrent après de leurs camarades blessés comme s'il se fut agi d'un banal accident.

« Le sergent Capitain, avec quelques aides, dégagea neuf des victimes du bombardement, et chacun s'évertua à parer aux éventualités futures.

« Les travailleurs rentraient, sous le feu, les organisations du bois des Caures. Bref, le désordre ordinaire s'effectuait comme de coutume.

« Vers quatorze heures, les effets du bombardement devinrent véritablement impressionnants. Il ne restait plus un seul abri digne de ce nom. L'officier adjoint au lieutenant-colonel Driant, fut grièvement blessé, et beaucoup de nos chasseurs furent aussi éprouvés.

« À 17 heures, l'artillerie ennemie alloua son tir, et nous n'eûmes plus qu'à en souffrir. C'est que les Allemands cherchaient à se porter sur Haumont.

par la route de Ville, un canon qui prenait en écharpe notre position où s'appuyait notre résistance essentielle.

C'est alors que je fus appelé au poste du lieutenant-colonel Driant, qui se trouvait sur la ligne de résistance qu'il n'avait pas quittée depuis le début de l'attaque.

Je vis le lieutenant-colonel Driant, appuyé sur son fusil, entouré du commandant Renouard, du capitaine Vincent, et du capitaine Hamel. La gravité de son énergique visage me frappa.

Sans ambages, il nous déclara :  
« Encore quelques minutes, et il faudra mourir ou alors nous serons prisonniers ».

« Au moins qu'on essaye de sauver quelques-uns de ces braves gens ! »  
« Eh bien ! sauvons tout ce que nous pourrions », répondit le capitaine Hamel. « Cela fera autant de chasseurs qui se battraient encore demain ».

Le lieutenant-colonel Driant prit alors chacun de ses deux chefs de bataillon par un bras, et tous trois tirèrent conseil.

Nous entendîmes le capitaine Vincent qui disait :  
« C'est dur. Je préférerais mourir ». Et des larmes coulaient sur ses joues.

Tous nous pleurions et les plus endurés de nos chasseurs présents à cette scène étaient gagnés par une indescriptible émotion.

Le commandant Renouard s'assura qu'il ne restait plus rien dans l'abri dont l'ennemi put tirer parti. Toutes nos archives et tous nos plans avaient été brûlés le 21 et l'ordre de battre en retraite fut donné aux compagnies.

Nous nous mouvîmes protégés sur le flanc par un détachement de chasseurs. Les têtes de colonne en sortant du bois furent accueillies par les feux croisés des mitrailleuses ennemies. N'importe, la repli s'exécuta, et les fragments des sections qui purent franchir cette zone se rallièrent à Beaumont, sur la première ligne de notre deuxième position.

En ce mouvement protégé sur le flanc par un détachement de chasseurs. Les têtes de colonne en sortant du bois furent accueillies par les feux croisés des mitrailleuses ennemies. N'importe, la repli s'exécuta, et les fragments des sections qui purent franchir cette zone se rallièrent à Beaumont, sur la première ligne de notre deuxième position.

Le lieutenant-colonel Driant avait voulu partir parmi les derniers et voir exécuter la manœuvre avant de quitter le bois des Caures. Il a été aperçu pour la dernière fois par un chasseur qui s'était blotti dans le même trou d'obus que lui pour laisser passer une rafale de projectiles.

Le lieutenant-colonel Driant fit partir le chasseur le premier, en criant :  
« Au revoir, bonne chance ! » et il attendit encore que le reste de ses hommes eût évacué le bois.

« Avant d'abandonner la ligne de résistance, une section de mitrailleuses tira ses quinze mille cartouches, et trouva le moyen de sauver ses pièces quand l'ennemi approcha.

J'estime que, dans les combats du bois des Caures, nous avons bien abattu deux mille ennemis, tués ou blessés, et je n'avance là que le chiffre le plus modeste.

Privés de notre chef, nous restâmes à la disposition du commandant de la défense de Beaumont. Nous réorganîmes les restes de nos sections pour les poster, le lendemain, au carrefour de la route de Louvemont, puis nous fîmes chargés d'occuper le ravin qui s'appelle « le camp du clairon Roland ».

« Les Allemands savent mieux que personne le prix que leur coûte le bois des Caures, positions à l'ouest de la Meuse, sur lesquelles l'ennemi porte ses efforts. La groupe que nous avons abandonnée, il y a trois jours, entre la côte de l'Oie et Régneville, était balayée à revers par l'ennemi de la côte du Talou. Dans ces conditions, la position n'était guère tenable. La ligne de Malancourt à Régneville, pour la conquête de laquelle l'ennemi a sacrifié déjà beaucoup de monde, n'est pas notre principale ligne de défense.

Celle-ci se trouve plus bas, appuyée sur les bois Bourrus.

On voit que l'ennemi a encore beaucoup à faire pour atteindre son objectif, et beaucoup de régiments à sacrifier.

En attendant, le temps passe, notre résistance exacte des choses, en appréciant d'un point de vue d'ensemble, et d'après les éléments essentiels.

Il suffit de mettre en parallèle les forces d'artillerie en présence, les effectifs engagés de part et d'autre, d'examiner les positions respectives des combattants.

Il n'est pas douteux que l'ennemi a réuni une artillerie lourde telle qu'on n'en vit jamais. Il a des munitions en abondance, et cela s'explique quand on songe qu'il dispose, outre ses usines gigantesques, et ses mines, de toutes celles de Pologne, de Belgique et de la France occupée, mais il n'en faut pas conclure que nous lui sommes inférieurs à cet égard.

Lors de notre offensive en Champagne, notre artillerie eut fait de réduire au silence l'artillerie ennemie. Dans la bataille de Verdun, au contraire, la nôtre n'a pas cessé de riposter énergiquement, et parfois victorieusement.

En ce qui concerne les effectifs, nous n'avons pas de précision sur les forces du kronprinz, qui étaient de 300.000 hommes au début de la bataille, chiffre certainement maintenu par l'afflux des renforts, et malgré les pertes énormes.

De notre côté, nous avons engagé un effectif à peine égal aux pertes infligées à l'ennemi. Nos réserves sont considérables, donc, de ce côté encore, on peut admettre que nous ne sommes pas en état d'infirmité.

« Au point de vue des positions, il est difficile d'établir une comparaison sérieuse, les meilleures situations pouvant subitement devenir intenable par suite de l'installation de l'artillerie lourde sur un point, éloigné parfois de quinze kilomètres et plus.

Enfin, il faut tenir compte, aussi, des forces morales. Nous avons un chef qui mérite la confiance du pays, comme il a celle des soldats, et ceux-ci sont certainement supérieurs aux meilleures troupes allemandes, dont le courage est cependant incontestable.

Telles sont les considérations sur lesquelles nous devons baser notre jugement et notre foi.

Cela ne veut pas dire que nous devons mathématiquement être victorieux. La bataille la mieux réglée, la mieux conduite, comporte toujours une part d'aléa, mais les atouts sont aussi pour les Boches. La victoire dépend beaucoup du prix qu'on y met. L'ennemi y a mis un prix monstrueux, et il n'a encore obtenu qu'un faible gain de terrain.

Pourra-t-il continuer longtemps cette effroyable consommation d'hommes, et même en admettant cette possibilité, n'arrivera-t-il pas épuisé au but qu'il se propose, et qui ne serait pas, pour nous, le but final ?

Tout est là dans ces questions angossantes, qui troublent à l'heure actuelle les cœurs français, et, on peut le dire, la conscience universelle.

Je voudrais maintenant dire un mot des

Paris, 9 Mars.  
Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

## LA GUERRE

# La Bataille de Verdun

Le formidable duel d'artillerie se poursuit sur tout le front. — L'ennemi attaque encore à l'Ouest et au Nord ; il est partout refoulé.

Paris, 9 Mars.  
Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

## LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 9 Mars.  
Il est à la fois téméraire et imprudent de faire des pronostics sur une bataille en cours, d'autant plus que l'opinion anxieuse attache parfois une importance exagérée à des mouvements qui n'en ont guère.

Le public doit s'efforcer à une compréhension exacte des choses, en appréciant d'un point de vue d'ensemble, et d'après les éléments essentiels.

Il suffit de mettre en parallèle les forces d'artillerie en présence, les effectifs engagés de part et d'autre, d'examiner les positions respectives des combattants.

Il n'est pas douteux que l'ennemi a réuni une artillerie lourde telle qu'on n'en vit jamais. Il a des munitions en abondance, et cela s'explique quand on songe qu'il dispose, outre ses usines gigantesques, et ses mines, de toutes celles de Pologne, de Belgique et de la France occupée, mais il n'en faut pas conclure que nous lui sommes inférieurs à cet égard.

Lors de notre offensive en Champagne, notre artillerie eut fait de réduire au silence l'artillerie ennemie. Dans la bataille de Verdun, au contraire, la nôtre n'a pas cessé de riposter énergiquement, et parfois victorieusement.

En ce qui concerne les effectifs, nous n'avons pas de précision sur les forces du kronprinz, qui étaient de 300.000 hommes au début de la bataille, chiffre certainement maintenu par l'afflux des renforts, et malgré les pertes énormes.

De notre côté, nous avons engagé un effectif à peine égal aux pertes infligées à l'ennemi. Nos réserves sont considérables, donc, de ce côté encore, on peut admettre que nous ne sommes pas en état d'infirmité.

« Au point de vue des positions, il est difficile d'établir une comparaison sérieuse, les meilleures situations pouvant subitement devenir intenable par suite de l'installation de l'artillerie lourde sur un point, éloigné parfois de quinze kilomètres et plus.

Enfin, il faut tenir compte, aussi, des forces morales. Nous avons un chef qui mérite la confiance du pays, comme il a celle des soldats, et ceux-ci sont certainement supérieurs aux meilleures troupes allemandes, dont le courage est cependant incontestable.

Telles sont les considérations sur lesquelles nous devons baser notre jugement et notre foi.

Cela ne veut pas dire que nous devons mathématiquement être victorieux. La bataille la mieux réglée, la mieux conduite, comporte toujours une part d'aléa, mais les atouts sont aussi pour les Boches. La victoire dépend beaucoup du prix qu'on y met. L'ennemi y a mis un prix monstrueux, et il n'a encore obtenu qu'un faible gain de terrain.

Pourra-t-il continuer longtemps cette effroyable consommation d'hommes, et même en admettant cette possibilité, n'arrivera-t-il pas épuisé au but qu'il se propose, et qui ne serait pas, pour nous, le but final ?

Tout est là dans ces questions angossantes, qui troublent à l'heure actuelle les cœurs français, et, on peut le dire, la conscience universelle.

Je voudrais maintenant dire un mot des

Paris, 9 Mars.  
Le Conseil des ministres, réuni ce matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

## LA BATAILLE DE VERDUN

Les Allemands ne sont pas contents

Amsterdam, 9 Mars.  
La Gazette de Voss écrit :

Les armées allemandes ne peuvent pas toujours vaincre, et nous aurions pu penser que notre état-major aurait entrepris une grande opération sans préparation suffisante.

Une opération qui fait partie de la première attaque, comme celle de Verdun, a été évidemment très mal préparée.

Les résultats de la 17<sup>e</sup> journée

Paris, 9 Mars.  
Les journaux disent que la journée d'hier était attendue par notre haut commandement, non avec inquiétude, mais avec quelque impatience : elle pouvait, en effet, avoir sur le déroulement général des opérations, des répercussions importantes.

En effet, après 17 jours de grande bataille, nous nous trouvions en présence d'une recrudescence d'offensive que l'ennemi prononçait à la fois sur trois points, où il avait accumulé de nouveau contre nous des masses énormes, de matériel et d'obus de gros calibre.

Le résultat de la journée d'hier a été





